

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 1ER.

(Suite.)

Edouard ouvrit de grands yeux et crut sur parole notre narquois compagnon.

Nous avions atterri par le côté nord de la rivière et les maisons se trouvaient du côté du sud. Il fallait donc traverser la nappe d'eau qui, à cet endroit, avait une largeur d'environ deux cents verges. Heureusement que nous trouvâmes sur la rive un canot d'assez passable apparence tiré sur le sable. Nous lançâmes l'embarcation et je sautai dedans, suivi de près par Jules et Noël. Edouard nous passa tout le bagage que nous déposâmes au fond et à l'avant.

—Embarquez ! fis-je à Edouard, quand tout fut prêt, et, surtout, prenez-garde de nous faire chavirer.

Edouard restait coi, son fusil à la main, et considérant d'un œil soucieux, cette singulière *voiture* qu'il voyait pour la première fois et dans les qualités nautiques de laquelle il paraissait n'avoir qu'une médiocre confiance.

Le fait est que le courant était assez rapide et Jules avait beaucoup de peine, de son aviron planté dans le sable, à maintenir la pince au fil de l'eau qui glougloutait sous l'avant d'une manière peu rassurante pour l'oreille d'un novice.

—Allons donc ! criai-je encore une fois, faites vite, ou nous allons être forcés de vous laisser en arrière.

Edouard parut faire un effort généreux qui dompta sa répugnance. Il mesura d'un coup d'œil la distance qui séparait le canot du rivage et s'élança pour la franchir en criant : —Ici ! carlo !

Ce cri fut une note malheureuse ; car le maître et le chien s'élançant en même temps, celui-ci barra les jambes de l'autre qui manqua son coup et tomba à six pouces en deçà du canot, dans trois pieds d'eau. Le chien fut plus heureux et atteignit le but d'où il agita sa queue en signe de triomphe, pendant que son infortuné propriétaire regagnait la terre ferme tout trempé et plein de pensées sombres comme l'abîme qu'il venait d'éviter. Pour comble de malheur, dans sa chute, il avait laissé choir son fusil dans une eau dont son bain énergique avait considérablement troublé la transparence.

—Je vous l'avais bien dit, prononça Noël sentencieusement ; vos tours nous portent malheur ; et ce n'est là que le petit commencement.

Un rauque soupir d'Edouard acheva d'arrondir cette période sinistre. Mais, comme les pires choses finissent toujours par s'arranger, en cherchant un peu, on retrouva le fusil, et Edouard, droit comme un I, dans ses habits trempés, parvint à se placer tant bien que mal au milieu du canot que de vigoureux coups de pagaies firent glisser rapidement vers la rive opposée.

Les quelques maisons que nous avions déjà signalées étaient maintenant devant nous.

Nous nous hâtâmes de frapper à la plus proche, sur la façade hospitalière de laquelle était écrite, en caractères blancs sur fond noir, cette invitante inscription : *Traveler's Home*.

Après avoir pris une légère goutte de genièvre, nous allâmes chercher un repos bien gagné, sur des lits que notre hôte déclara être les plus moelleux du monde. Nous trouvâmes que cette assertion pouvait ouvrir plusieurs portes à une honnête mais sérieuse discussion.

Mes trois compagnons s'endormirent néanmoins du sommeil du juste et de l'homme fatigué, pendant que je songeais à bien des choses qui ne vous intéresseraient probablement pas, c'est pourquoi je m'abstiendrai de vous en faire part.

Je profiterai, néanmoins, de ce temps de répit pour vous informer en peu de mots, de ce qu'était alors la ville, ou plutôt le village de Manistee.

Ce village, comme je l'ai déjà dit, est situé à l'est du lac Michigan, à une distance de Chicago, d'environ deux cents milles. Sa population, à l'époque où se passe notre récit, était de cent cinquante âmes dont les deux tiers étaient formés de Canadiens-français, et le reste, de métis indiens et d'Irlandais. Le seul commerce qui s'y fait est celui des bois de construction. Le gros du village consistait en une douzaine de maisons grossièrement bâties sur deux buttes de sable, n'ayant, pour tout décors que quelques pins secs et déchiquetés. Ajoutez à cela trois ou quatre moulins à scie, sur la rivière, et vous aurez une idée passable de ce remarquable endroit. La rivière qui n'est pas très-large, est navigable sur un parcours d'un peu plus d'un mille.

Tel était le panoram qui devait se dérouler devant nos yeux, à notre réveil.

J'occupais la même chambre qu'Edouard.

Le matin, au lever du soleil, j'étais déjà sur pieds, et je sortis de la chambre tout doucement, dans la crainte d'éveiller mon compagnon, à qui son bain de la veille avait donné sommeil. Arrivé sur le perron qui regardait la rivière et le village, je promenai mes regards autour de moi. J'avais déjà vu de plus beaux paysages, mais, franchement, j'en avais rarement vu de plus laids. Ce n'était pas là ce que j'avais rêvé. Cependant quelque chose me soufflait à l'oreille que Manistee n'avait pas dit son dernier mot. Je voulus voir l'autre côté de la médaille, et pour cela, je grimpai sur une butte de sable qui se trouvait au nord-ouest de la maison. Je fus bien payé de ma peine, car, rendu au sommet de la butte, je pus jouir d'un magnifique coup d'œil.